Crise et recomposition des objets : les enjeux de l'archéogéographie

Introduction

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/2930>

DOI : [10.4000/etudesrurales.2930](https://doi.org/10.4000/etudesrurales.2930)

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 13-32

Référence électronique

« Crise et recomposition des objets : les enjeux de l'archéogéographie », *Études rurales* [En ligne], 167-168 | 2003, mis en ligne le 17 décembre 2004, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/2930> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.2930>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Crise et recomposition des objets : les enjeux de l'archéogéographie

Introduction

- 1 Le présent dossier cherche à faire le constat de la crise de l'étude de l'espace des sociétés du passé en pointant l'usure des objets de recherche, à proposer des formes de recomposition de ces objets ainsi qu'à formuler les bases sur lesquelles la discipline peut être redéfinie. C'est autour de l'espace et de l'écoumène, que nous considérons comme étant la « dimension absente » de la recherche, que s'opère cette recomposition. Nous intitulons « archéogéographie* » la discipline rénovée, et nous disons à quelles conditions la rénovation est possible.
- 2 Historiens et archéologues désireux d'étudier l'espace des sociétés anciennes se sont, jusqu'à présent, trouvés devant plusieurs possibilités :
- 3 1) Envisager une géographie paléo-environnementale ou paléo-écologique dans le sillage de la géographie écologique ou environnementale de Georges Bertrand. Cette géographie, fondée sur les écosystèmes, a tenté de changer les objets de la géographie (avec les concepts de géotope, géofaciès et géosystème). Sous la forme d'une géographie paléo-environnementale, elle se développe de plus en plus à travers ce qu'il est désormais convenu d'appeler la géoarchéologie. Cette discipline est née d'une convergence d'intérêts entre différentes disciplines des sciences de la terre (sédimentologie, géomorphologie, géographie physique, pédologie, hydrologie) et l'archéologie. Elle est née également de la préoccupation des sciences de la terre d'introduire une dimension dynamique qui leur manquait. D'abord non humaine car très fortement marquée par le lien entre préhistoriens et quaternaristes, la géoarchéologie a récemment évolué vers les époques plus récentes et la prise en compte du rôle des sociétés dans les processus de transformation. Aujourd'hui, la géoarchéologie fluviale, celle des versants et des terrasses, celle des littoraux, ou encore celle du champ sont les fleurons de cette entreprise [Boissinot et Brochier 1997 ; Bravard et Prestreau eds. 1997 ; Provansal 2003].
- 4 Mais au sein de cette sphère paléo-écologique, certaines disciplines n'ont pas d'approche réellement spatiale. Il en est ainsi de la chrono-écologie qui, en raison de la nature des documents mis en œuvre et des choix des chercheurs, est tournée vers la

définition des échelles de temps. L'article de nos collègues Claire Delhon, Fanny Moutarde, Margareta Tengberg et Stéphanie Thiébault, qui ont accepté de très bonne grâce de se livrer à un exercice ardu pour des archéobotanistes, montre la nature de cette difficulté : les documents rassemblés leur permettent d'évoquer des « milieux », au sens écologique du terme, c'est-à-dire des ambiances végétales, mais c'est par le biais de « représentations » que les paléo-environmentalistes spatialisent leurs résultats. Ces représentations aboutissent à des formes abstraites, ressortissant à des modèles gravitaires et polarisés par exemple, qui donnent une image mais ne peuvent proposer une forme exacte des espaces du passé, pas même des environnements végétaux.

- 5 2) Adapter les concepts de la géographie spatialiste à l'archéologie et à l'histoire et inventer de nouvelles réalités anciennes : ce sont les archéologues qui ont été le plus à la pointe de cette évolution, notamment parce que le spatialisme pouvait offrir un langage et des objets, voire des formes, pour des périodes dépourvues de textes et de représentations cartographiques. Les protohistoriens français, influencés par l'essor de l'archéologie spatialiste britannique, ont ainsi produit nombre d'analyses en ce sens [Olivier *et al.* 2002].
- 6 3) Poursuivre les problématiques et l'étude des objets traditionnels de l'ancienne « géographie historique », celle des toponymes, du peuplement et des circonscriptions territoriales. C'est sans doute le secteur le plus conservateur de la recherche.
- 7 4) Rester dans le sillage de la géographie descriptive, agraire et ruraliste, désormais désertée par la plupart des géographes, en approfondissant, par une approche plus locale, l'analyse et la datation de ses objets traditionnels. C'était prendre le risque de l'académisme. On a pensé que la participation des archéologues à l'enquête permettrait d'y échapper. Force est de reconnaître que si l'archéologie a accumulé des résultats impressionnants, elle n'a pas apporté les remises en question attendues : celles des objets et des cadres de pensée. Les objets, les seuils et les problématiques mis en place par la génération des maîtres d'hier de l'histoire et de la géographie agraires (Marc Bloch, Roger Dion, André Meynier ou Robert Lebeau) restent donc, malgré leur inadéquation, ceux de nombre d'historiens et d'archéologues d'aujourd'hui. On y reviendra longuement dans ce dossier. Ajoutons qu'une rhétorique bien rodée aide à passer du plan de la maison, de la forme de la parcelle ou du microtoponyme à des aires culturelles suprarégionales censées en dire le mode de regroupement. À l'échelle de la France par exemple, le « bocage » et l'« openfield » ne sont pas autre chose que des formes institutionnalisées de cette rhétorique.

De l'archéomorphologie à l'archéogéographie :

le développement discret d'une discipline longtemps sans nom

- 8 C'est pourtant bien de cette voie académique qu'émerge notre projet de rénovation, mais après plus de vingt ans de maturation sur le terrain de l'archéomorphologie* des paysages. Venant du giron de l'histoire, les antiquisants ont initié, au milieu des années soixante-dix, une recherche sur la centuriation romaine (objet jusqu'alors mal identifié par les géographes), rapidement prolongée par une profonde interrogation sur l'analyse des formes planimétriques. Dès ces années le fait majeur était pressenti, à savoir que les formes des paysages portent des héritages complexes et que l'Antiquité, au sens large (protohistoire et antiquité romaine), est aussi importante que le Moyen Âge pour rendre compte de ces héritages. Loin de l'idée d'une stratification handicapante qui n'aurait réservé l'antique qu'à la fouille, parce que situé en dessous

des couches les plus récentes, nous disions que les formes du paysage portaient en elles la mémoire de ses organisations passées et qu'elles devaient être le matériau principal de l'archéologie [Chouquer et Favory 1981], élargissant la notion d'archéologie dans un sens qui n'était pas du tout souhaité par les archéologues eux-mêmes. Le colloque sur l'« archéologie du paysage », organisé en 1978 par Raymond Chevallier, a témoigné, par son titre et le contenu de ses actes, d'une amorce de changement [1978]. À cette époque, pourtant, le lien avec la géographie n'était pas encore établi, et l'idée qu'il y avait peut-être lieu d'interroger l'académisme des méthodes et des objets de recherche de cette dernière discipline n'était pas encore formulée chez les archéologues. Pour ces raisons, l'archéologie du paysage n'a pas eu de suite et n'est pas devenue discipline à part entière. Nous sommes persuadés, avec le recul, que cette hésitation vient de ce que les contenus de la discipline n'apparaissaient pas clairement : nous ne savions pas par quoi remplacer les objets usés des problématiques géographiques et géohistoriques.

- 9 Dans le courant des années quatre-vingt-dix, la multiplication des fouilles de parcellaires, liée au développement de l'archéologie préventive et des grands décapages, marque l'étape suivante de cette recherche. Les preuves archéologiques de la transmission des formes dans le temps et de ses mécanismes complexes sont venues en masse étayer un discours fondé, jusqu'alors, sur le relevé de formes en plan à partir de cartes et de photographies aériennes. La conception génétique et endogène des paysages agraires, chère aux géographes, s'est trouvée dès lors sérieusement ébranlée. La thèse de Cédric Lavigne [2002], en montrant que la planification agraire médiévale ne correspond pas à l'idée que les médiévistes s'en font, à savoir l'openfield, a engagé le processus conscient de décomposition des vieux objets de la géographie agraire et a commencé à rendre évident, pour le Moyen Âge en premier lieu, mais plus généralement ensuite, le projet de rénovation que sous-tendait depuis le milieu des années soixante-dix l'archéomorphologie des paysages (fig. 1 p. 16).
- 10 Car telle est bien l'inflexion majeure : c'est parce que nous sommes des historiens et des archéologues, spécialistes du temps, donc des dynamiques, qu'il nous est possible d'envisager cette rénovation. Par rapport à l'architecture des disciplines, aux académismes en place, nous progressons donc. Nous ne sommes pas des immigrés qui tenteraient de faire « clandestinement », chez les historiens et les archéologues, de la géographie. D'ailleurs, cette évolution ne serait guère possible dans la corporation des géographes, justement parce que la dynamique n'est pas leur objet (encore que l'intérêt de plusieurs géographes pour les dynamiques, en géographie physique, en géoarchéologie, en géographie spatialiste ou en « chorématique historique », par exemple, nuance sérieusement cette appréciation). Nous installons dans notre milieu une nouvelle discipline que nous appelons « archéogéographie ». L'évidence du terme ne nous est, au demeurant, pas apparue immédiatement et nous l'avons repris de la formation doctorale de l'Université de Paris I où il désigne une des quatre options d'un DEA intitulé « Archéologie et environnement ».
- 11 Il est vrai, aussi, que l'emploi que nous avons longtemps fait du terme « morphologie » a posé et pose encore divers problèmes. Nous continuons à subir les effets de la grande méfiance à l'égard des formes due aux errements de l'urbanisme morphologiste de Le Corbusier et Cerdà et à l'académisme de l'ancienne géographie descriptive régionale, et sanctionnés par l'abandon des formes dans la géographie spatialiste. À cause de ces choix, l'espace concret et son expression cartographique ont été délaissés. Depuis cette époque, le géosystème, la niche écologique, les flux et les réseaux, et bien d'autres

concepts ont exprimé les résultats de l'enquête par des schémas, des mesures et des modèles, mais peu par des cartes, sinon des cartes anamorphosées ou chorématisées.

- 12 Aussi n'était-il pas aisé ni même judicieux d'essayer de réinstaller ce terme à travers des mots composés et expressions transitoires ou spécialisées comme archéomorphologie, morpho-histoire, morphologie dynamique* : nous pouvions donner l'impression d'un retour aux typologies surannées. Cela a peut-être retardé la prise de conscience du fait archéogéographique.
- 13 Il est possible, aujourd'hui, de dire simplement ce qu'est l'archéogéographie. C'est l'étude de l'espace des sociétés du passé et de ses dynamiques, dans toutes ses dimensions. C'est l'histoire de la transformation de l'espace géographique en écumène habité, exploité, aménagé, transmis, hérité. Telle quelle, la discipline possède des spécialités dont certaines sont déjà opératoires : étude des objets géographiques ordinaires et planifiés des sociétés passées (habitats, voies et parcellaires), la plupart sous forme hybridée ; étude des territoires ; étude des représentations que les sociétés anciennes ont de leur espace. D'autres sont plus nouvelles : réévaluation des modalités de la dynamique des espaces. L'archéogéographie est donc à la fois descriptive (« morphologique », au sens étroit du terme) et nomothétique, spatialiste et paysagère, périodisée et dynamique.
- 14 Elle se fonde sur deux dimensions, toutes deux constitutives de son projet scientifique :
- 15 1) la rénovation en profondeur des objets et des processus de l'histoire de l'espace des sociétés, notamment de ses objets planimétriques, en lieu et place des objets de la géohistoire, de la géographie historique, de l'archéologie des paysages et de la géographie agraires, etc. ; 2) une association des objets de la morphologie descriptive physique et humaine, de l'archéologie spatialiste et de l'histoire des représentations de l'espace.
- 16 Enfin, elle élabore progressivement un paradigme de transmission dynamique à partir d'une théorie paradoxale des associations et des conflits de formes*.
- 17 Depuis le colloque d'Orléans sur l'archéologie des parcellaires – qui a rendu visible la collaboration de l'archéologie, de la géoarchéologie et des études de morphologie parcellaire –, des publications à jet continu ont défini le champ et les ambitions de cette archéogéographie [Burnouf *et al.* eds. 1997 ; Chouquer ed. 1996-1997 ; Chouquer et Favory 2001 ; Favory ed. 2003 ; Gonzalez Villaescusa 2002 ; Lavigne *op. cit.*]. Loin de se limiter à un groupe et à une catégorie d'objets (les voies et les parcellaires), la recherche s'est développée dans toutes les directions.
- 18 L'objectif principal est la qualification des processus dynamiques qui transforment et transmettent les formes paysagères. Fondamentalement, cela conduit à considérer que la stratigraphie, l'empilement et les relations géométriques verticales de couche à couche ne peuvent plus être le seul fil conducteur de l'interprétation. Le « renversement du schéma stratifié » [Chouquer 2000] invite à rechercher d'autres relations, qui se lisent dans l'espace. Cela rejoint les réflexions des archéologues sur la temporalité particulière des matériaux archéologiques [Olivier 2001], ou celles de certains géologues et géoarchéologues qui conçoivent des modèles « horizontaux » d'agencement entre les corps sédimentaires. Sans entrer dans le détail des travaux de Manuel Garcin ou de Cyril Castanet sur le Val de Loire, il en ressort que la chronologie ne se lit plus systématiquement verticalement mais horizontalement et de façon aléatoire ; le site archéologique le plus profond n'est pas obligatoirement considéré

comme étant le plus ancien car cela dépend du corps sédimentaire auquel il appartient. Ce modèle constitue une exception au principe de superposition stratigraphique. La plaine alluviale est ainsi vue comme une mosaïque de corps sédimentaires « hétérochrones » mis en place par les dynamiques successives du fleuve. L'identification de cette mosaïque autorise la perception de l'hétérogénéité du potentiel archéologique. La modélisation de sa formation nécessite effectivement une analyse préalable des processus qui sont des processus majeurs d'évolution des sites archéologiques de la plaine alluviale (érosion ou recouvrement, ce qu'on appelle désormais la « taphonomie » des gisements). Une forme de lecture de la carte archéologique selon la théorie des scénarios devient alors envisageable.

- 19 Une autre direction est celle qui associe les archéologues et les géographes « humains » autour de l'étude des réseaux de peuplement et d'habitat. Comme l'a démontré l'enquête sur la dynamique des réseaux de peuplement de la basse vallée du Rhône [Raynaud *et al.* 1998], il est possible de définir un nouvel objet d'étude dépassant les périodes traditionnelles et donnant un contenu à la notion de durabilité des systèmes de peuplement et, plus généralement, des systèmes spatiaux.
- 20 Claude Raynaud vient de synthétiser la réflexion en cours sur le système de peuplement [2003]. Coincée entre des objets à bords francs (le « site » des archéologues – terme qui n'a pas de sens et qu'il vaut mieux remplacer par établissement – et le « village », objet culte des historiens médiévistes), la recherche ne pouvait se développer. Au terme de son étude, Claude Raynaud observe qu'il faut changer d'objet, le recomposer et abandonner l'idée que le village est l'objet typiquement médiéval : « Définir le village comme un fait de peuplement spécifiquement médiéval, irréductible à la comparaison, c'est voir une forme émerger dans sa perfection rassurante, c'est s'interdire d'en comprendre la genèse. C'est aussi s'enfermer dans une tautologie : le village présente la quintessence de la société rurale médiévale, car il n'y a de village que médiéval. »
- 21 Sur la question des territoires, encore très marquée par le poids des traditions, des signes intéressants de rénovation se font jour. On commence, chez les antiquisants, à se soucier de la complexité des territoires antiques et on renonce à l'assimilation habituelle et simpliste entre cité, territoire et centuriation. On admet que le territoire et la centuriation puissent ne plus être « consubstantiels » (voir mon article dans ce numéro p. 69), et on reconnaît que des cas comme Orange et Mérida sont porteurs de connaissances nouvelles. Dans les pages qui suivent, Maria da Conceição Lopes et moi-même poursuivons cette réévaluation. Les protohistoriens ont récemment consacré un colloque aux « Territoires celtiques » [Garcia et Verdin eds. 2002] : à côté de positions classiques, on y discerne les prémisses d'une évolution en ce domaine, avec une très intéressante réflexion sur la modélisation proposée par l'archéologie spatialiste [Olivier *et al. op. cit.*].
- 22 L'extension du champ de la morphologie concerne de plus en plus la connaissance du rôle que les schémas de représentations des sociétés passées ont pu jouer dans l'élaboration des réalités écouménales. François Favory étudie la façon dont les arpenteurs romains se représentent et « gèrent » les réalités indigènes des espaces qu'ils ont à cadastrer et à « fiscaliser ».
- 23 Dans ses recherches sur la ville de Tours, Henri Galinié suggère, parmi d'autres pistes intéressantes [2000], que les concepts de la sociologie (E. Hall, N. Elias) peuvent être transférés à l'étude de la ville : il propose d'examiner, à l'aide de la notion de « distance critique » [Hall 1966], la forme des rapports entre les chanoines de Saint-Martin de

Tours et la ville dans laquelle ils sont implantés. La question porte à la fois sur les formes produites par la distance critique que les chanoines mettent éventuellement entre eux et le monde, mais aussi sur l'effet rétroactif de cette forme sur eux, leur organisation et la dynamique de leur établissement.

- 24 Il y a ici des perspectives de rénovation de l'étude des formes mises en œuvre dans la thèse d'Hélène Noizet [2003], perspectives sans doute plus novatrices que le seul fait de savoir si tel abbé a été à l'origine d'un plan quadrillé urbain. On peut le résumer simplement : cherchons ce que l'abbé et ses chanoines ont réellement fait dans la ville afin de dire qui ils sont et ce qu'ils sont devenus, et ne cherchons pas à adapter l'action des chanoines à la vision préconçue que nous avons de la forme et de son aménagement. C'est le renversement qu'une archéologie bien comprise est en droit de proposer. La thèse d'Hélène Noizet montre combien ce changement est désormais évident et bien assumé dans la recherche historique, à la charnière entre sources écrites, archéologiques et planimétriques.
- 25 Au même moment, des articles ont paru dans des revues aussi diverses que *Histoire et Sociétés rurales*, la *Typologie des Sources de l'Occident médiéval* (Belgique), la *Revista de História das Ideias* de l'Université de Coimbra (Portugal), les *Annales*, *Études rurales*, *Paysages découverts* (Suisse), etc. Des thèses importantes ont été soutenues et quelquefois publiées [Jacquet-Cavalli 2003 ; Jung 1999 ; Lavigne *op. cit.* ; Marchand 2000 ; Peytremann 2003 ; Robert 2003 ; Trément 1999]. La période a été marquée par une interrogation permanente qui a donné lieu à des débats utiles [Chouquer 2000]. Un groupe de recherches du CNRS (GDR Tesora : « Traitement de l'espace des sociétés rurales anciennes ») a consacré ses quatre premières années à discuter des changements nécessaires, à revisiter les objets.
- 26 Pour envisager les contours de cette discipline émergente, il faut aussi se fonder sur les résultats des travaux pilotés dans le cadre de l'appel d'offres sur l'« histoire des interactions sociétés/milieus » du Programme Environnement Vie et Sociétés du CNRS, dont les attendus sont innovants [Muxart *et al.* eds. 2003]. L'opposition entre causalités naturelles et causalités sociales est renvoyée à l'ordre du mythe, au profit de leur imbrication et de leur succession dans le temps et dans l'espace, et au sein même des niveaux d'organisation emboîtés structurant tel ou tel système. Ces études décrivent les enchaînements spatiotemporels de causalités de nature différente et les dynamiques complexes d'autorégulation ainsi engendrées, tous deux très difficiles, voire impossibles, à mettre en évidence et à identifier dans les travaux limités au seul fonctionnement actuel d'un anthroposystème*. Le déterminisme climatique est réévalué. Les risques naturels sont plus souvent des risques hérités que des risques strictement physiques. L'ensemble des contrats d'étude a montré que la réflexion ne se satisfait plus des seules catégories existantes.
- 27 Nous tournons aujourd'hui une page pour passer à une phase plus méthodique de notre programme de travail. La mise en route d'un « Traité de l'espace des sociétés rurales anciennes » donnera à l'archéogéographie le manuel nécessaire, lequel ne pouvait être entrepris sans une refondation assez complète des objets et de l'épistémologie de la recherche. En ce sens la définition d'un nouveau paradigme s'impose, sauf à retomber dans les ornières des formes de rationalité mises en œuvre par les anciennes recherches. Le détour théorique est pleinement justifié, malgré l'aridité du propos et la difficulté qu'il y a à nous y risquer, pour nous qui ne sommes ni épistémologues, ni philosophes, ni sociologues des sciences.

Définition d'un paradigme

- 28 Un nouveau paradigme centré sur la dynamique des milieux (milieux, au sens d'espaces naturels et sociaux hybridés, et non d'environnement des sociétés) pourrait s'appuyer sur plusieurs bases. Il me semble qu'on dispose aujourd'hui des éléments pour le construire.
- 29 1) Le premier est une posture de référence, que je propose d'intituler « épistémologie symétrique* » ou « réflexive » (au sens où l'on parle d'anthropologie symétrique [Callon ed. 1989 ; Latour 1997]), qui dépasse la modernité de nos arrachements, traite des attachements risqués, des hybrides, de la composition des collectifs à bords flous et qui fait de l'évaluation une démarche constitutive et permanente du processus scientifique. C'est celle que Bruno Latour, par méfiance envers l'épistémologie, préfère désigner sous l'expression d'épistémologie politique [1999]. Il a raison de rappeler que l'épistémologie s'est longtemps comportée comme une pratique qui coupait les objets de tous les réseaux qui leur donnent sens. Mais son expression est difficile à comprendre. Celle d'épistémologie réflexive ou symétrique précise le sens.
- 30 Cette forme d'épistémologie suggère une articulation de la recherche entre ordres et intelligibilité. Si nous avons quelquefois des réticences vis-à-vis des logiques d'ordre, c'est parce que la tradition installe des ordres indiscutables, dans des hiérarchies posées d'avance. Nous voulons de l'ordre, mais de l'ordre délibéré, autant de fois représenté au débat qu'il est utile de le faire.
- 31 Mais l'intelligibilité seule ne construit rien si la recherche des processus morphodynamiques ne repose pas sur des connaissances fines, qui, elles, supposent des corporations disciplinaires à l'œuvre, l'ouverture de controverses spécialisées, la définition d'ordres de rangement, leur renouvellement dès que nécessaire, et des concepts opératoires également discutés et renouvelés [Chouquer 2003 ; Chouquer et da Conceição Lopes 2002]. Bref, il faut définir une « politique » pour cet immense domaine scientifique : une politique de la nature, des milieux écouménéaux et de leurs dynamiques. Par ce terme de « politique » j'entends un ensemble de procédures et de techniques pour apprendre à nommer, délibérer, ranger, hiérarchiser les objets, petits ou grands, en fonction des connaissances et des préoccupations du moment.
- 32 2) La deuxième base est le principe de la médianité* [Berque 2000], qui nous apprend à organiser notre rapport à l'écoumène*. Il s'agit de rappeler que nous n'existons pas sans un rapport à l'espace géographique (ce que Berque appelle la géographicité de notre rapport à l'écoumène) et que notre rapport aux choses est une relation entre l'être de la chose que nous intériorisons par le symbole et la façon dont on la projette par la technique (principe de trajectivité). En effet, dans l'épistémologie cartésienne qui oppose l'objet observé et le sujet observant, le rapport est constant et le sens de lecture unique : les projets des sociétés sont toujours des projections pour transformer des objets, et l'histoire n'a pas d'autre but que l'étude de la succession de projets sans cesse nouveaux et de la constitution d'un registre autonome, antinaturel. Le passé devient patrimoine.
- 33 Je propose un nouveau but à l'histoire de l'écoumène : considérer que la place des « objets » varie et que l'histoire de l'écoumène est la recherche des processus et des mobilités des projets, objets, sujets et formes. En effet, un projet d'une société ancienne donnée change de place avec le temps et devient, à une époque ultérieure, un élément sujet (héritage, risque, chance, potentiel inconnu, contrainte) avec lequel il faudra compter. L'ancien projet intervient donc dans la façon dont nous réalisons un nouveau

projet. Il a changé de statut et de place dans la hiérarchie des « objets ». Dans cette optique j'intègre les représentations à la production des dynamiques et je ne les sépare pas des faits matériels. Elles contribuent à construire les réalités, tout en en rendant compte, dans un processus complexe d'articulation qui est le pendant de celui qui vient d'être décrit. Il y avait crise des représentations parce que celles-ci étaient estimées autonomes par rapport au réel, dans une hyperesthésie* généralisée, géométrique (représentations géométriques du réel en histoire, géographie, archéologie, écologie du paysage, etc.), patrimoniale (thèse sur l'autonomie paysagère en histoire de l'art [Roger 1997]), historique (thèse de l'autonomie du social historique chez Bernard Lepetit [1995], reprise pour le Moyen Âge par Élisabeth Zadora Rio [2003 : 7]) et enfin morale (valeur attachée à la représentation par rapport aux trivialités des environnements). La médiance intègre les représentations sous la forme des divers motifs (aménagement, aménités, exploitation des ressources, etc.) que les sociétés composent avec l'écoumène.

- 34 3) La troisième base est une conception de transmission dynamique qui ne soit ni linéaire ni cyclique (les « périodes » des historiens) mais qui nous permette de saisir l'articulation, aux diverses échelles de temps, entre des processus de type taphochronique* et d'autres de type uchronique* et hystéréchronique* (termes expliqués dans l'encart p. 22). Le paradigme est celui d'une transmission du fait même de la transformation, et d'une transformation qui agit, interagit et est elle-même agie. Je suggère de créer les termes plus dynamiques de « transformission* » (transformation et transmission) et de « transformaction* » (transformation et action) pour traduire la richesse de contenu de ces processus évolutifs complexes (fig. 2 p. 23).
- 35 C'est ainsi que des fonctions sociales anciennes prennent souvent la forme de projets – objets d'histoire et de sociologie –, déterminent des formes planifiées, articulées à des héritages déjà en place – objets de morphologie rétrospective –, puis laissent des témoins ou des vestiges, enfouis ou visibles, connaissant des vicissitudes spatiotemporelles – objets de l'archéologie et de la géoarchéologie –, témoins ou vestiges qui, par leurs transformations, deviennent des traces dynamiques, lesquelles produisent de nouvelles formes non planifiées – objets de géographie morphodynamique – et supportent aussi de nouveaux modelés – objets d'une géographie, d'une ethnologie, d'une écologie du paysage, etc.
- 36 Pour rendre compte du processus d'ensemble, on peut se référer à une conception de type auto-organisationnel, à condition de lui donner un contenu auto-éco-organisationnel. Cette conception, qui met l'accent sur la fabrique de niveaux particulièrement globaux des associations et conflits de formes (paysage, espace, territoire, etc.), nous renvoie aussitôt aux fonctionnements paradoxaux, producteurs de formes. Ceux-ci exigent le retour aux articulations, périodisations, spatialisations et catégorisations les plus fines de la recherche (historienne, archéologique, géographique, écologique). On se trouve être pris entre la nécessité de promouvoir les dynamiques de long terme et la complexité de leurs processus, et celle d'approfondir sans cesse la recherche de ce qui produit réellement les dynamiques, y compris aux échelles les plus ténues.
- 37 Un des avantages espérés de cette thèse auto-éco-organisationnelle et paradoxale est de lier des « faits » géohistoriques, eux-mêmes recomposés, en des ensembles réévalués.

Vers la recomposition des objets

- 38 Il est temps de dire les grandes lignes de la recomposition des objets. Je propose quelques idées qui tournent autour des questions de temporalités et de transmission, des réseaux qui donnent sens aux objets, des questions d'hybridation, enfin de la question de l'hyperesthésie.

Objets en crise, objets recomposés

- 39 Le présent dossier évoque quelques objets en crise et offre quelques recompositions possibles. De ce point de vue il n'est pas exhaustif. Il aurait été très opportun de solliciter un article sur l'étude des systèmes de peuplement menée par le projet Archaeomedes, ou un autre sur les recherches novatrices en matière de dynamiques des relations entre les sociétés et les « milieux », en montrant que des processus de critique et de recomposition des objets sont également à l'œuvre.
- 40 Nous avons choisi des objets antiques et médiévaux issus de notre courant « morphologique ». Nous avons mis en avant la crise des objets planifiés, soit à travers l'étude des textes des arpenteurs romains, soit à travers l'étude des formes.
- 41 L'un des chantiers les plus neufs est sans doute la critique, par Cédric Lavigne, de la notion de planification généralisée qui serait responsable de la genèse de l'openfield. Nous sommes ici dans l'ultime avatar du mythe du « grand mouvement de civilisation qui créait les campagnes ordonnées et les républiques rurales du Nord » qu'évoquait jadis Gaston Roupnel. Le réexamen devrait ouvrir plusieurs directions de recherche :
- quel est le champ du terme même de planification ?
 - à partir de quels seuils et à partir de quelles formes peut-on parler de planifications agraires ?
 - quelle est la place de l'arpenteur, en tant que figure technique et sociale, dans le schéma des représentations de l'espace médiéval, où, pour l'instant, il n'existe pas ?
 - si l'openfield n'est pas une planification généralisée constitutive du paysage médiéval, qu'est-ce ? Une forme auto-organisée ?

Ce sont les réseaux qui donnent sens aux objets et aux sources

- 42 La transmission et la transformation sont les processus essentiels des dynamiques que nous étudions. En situant ses objets et ses sources dans ce mouvement, notre groupe s'efforce de restituer les réseaux qui leur donnent sens.
- 43 Nous avons, un temps, trouvé utile de scinder les approches entre morpho-histoire et morphologie dynamique [Chouquer 2000]. Il y avait, d'un côté, ces objets traditionnels que sont les planifications, objets à bords francs* étudiés grâce aux sources historiques, elles-mêmes franches puisque datées. De l'autre, il y avait ces objets flous que sont les réseaux auto-organisés, de longue durée, objets difficiles à manier par les historiens.
- 44 Persister dans cette voie serait une erreur. Il n'y a que des objets historiques, des espaces appréhendés dans leurs dynamiques, par le recours à des disciplines variées et par une épistémologie symétrique ou réflexive qui en organise le cheminement. L'exemple des centuriations le démontre parfaitement.
- 45 On considère traditionnellement que la centuriation est un objet planimétrique remarquable par sa modélisation et accessible par des sources écrites exceptionnelles quoique mal transmises. Notre expérience, après vingt-cinq ans de recherches sur ce thème, nous a conduit à une réévaluation complète de cette opinion. L'objet planimétrique n'émerge plus aussi clairement que cela. Il n'y pas, d'une part, certaines cartes italiennes au 1/25 000^e sur lesquelles la centuriation est miraculeusement préservée et, d'autre part, des régions où elle a probablement existé mais où elle a été

perturbée par l'histoire agraire postérieure. Ce serait croire qu'il y a des régions qui n'ont plus connu d'histoire agraire depuis 2 000 ans, alors que d'autres n'ont connu que des transformations. Claire Marchand fait le point sur cette question et rappelle combien, « sous » l'apparence de cette belle géométrie figée de la carte italienne, on trouve des brouillons antiques complexes qui nous conduisent à l'idée que c'est le processus de transformation qui géométrise les formes, et donc que certaines centuriations n'ont jamais été aussi belles qu'il y paraît.

- 46 L'historien espère se dégager de cette histoire planimétrique difficile à établir en recourant à un objet franc, la source textuelle, pour aborder le phénomène de la centuriation avec le plus d'aisance possible. Malheureusement la tradition manuscrite veut que le corpus des textes d'arpentage (*Gromatici veteres*) soit une compilation dont l'histoire est elle-même complexe, où l'héritage et la transmission importent plus que la donnée de base recherchée par tous. Cette complexité est reconnue mais alors deux voies d'investigation s'ouvrent : soit on cherche, à travers le réseau des transmissions et des transformations de l'objet textuel, la restitution d'une source franche qui remonterait à l'origine de l'assignation et de la colonisation ; soit on accepte que c'est le réseau des héritages et des transmissions qui donne sens aux textes gromatiques et on en tire les conclusions qui s'imposent. La plupart des historiens, depuis Mommsen, ont emprunté la première voie et cherchent le « substrat » républicain et augustéen, par une espèce d'excision de l'objet d'un contexte corrompu. Ce prisme les amène à écrire l'histoire qu'ils entendent écrire : la définition d'un modèle de mise en forme des terres.
- 47 Dans notre récente synthèse [Chouquer et Favory 2001], François Favory et moi-même adoptons l'autre point de vue, ce qui nous conduit à restituer l'importance du moment flavien et ulpien dans la constitution de ce recueil et à voir que ce corpus devient la source historique d'une opération administrative majeure lancée sous Vespasien. Les textes gromatiques ne sont pas corrompus et mal transmis. C'est une littérature technique commentatrice et non modélisatrice, et leur transmission est fait d'histoire et non vicissitude de la source.
- 48 Le travail de Lucio Toneatto apporte une dimension supplémentaire à cette idée en démontrant que la transmission des textes gromatiques et leur transformation progressive au gré de la recomposition des recueils devient objet d'histoire, des sciences, des techniques, de la fiscalité, et que cette longue manipulation est même la source de l'arpentage médiéval. Or les médiévistes continuent à présenter l'histoire de l'arpentage médiéval comme une longue éclipse qui ne prend fin, soudainement, qu'avec l'apparition du double traité de Bertrand Boysset à Arles au début du xv^e siècle.
- 49 Ce sont bien les réseaux, de toute nature, qui sont objets d'histoire, et les planifications s'insèrent dans un ensemble riche, en évolution.
Les formes d'hybridation
- 50 Nous posons comme nouveaux attendus qu'il existe d'autres unités composant les réalités spatiales que celles qu'on nous donne à voir, discipline par discipline. La raison en est qu'on déshybride systématiquement les objets de l'écoumène et, qu'en outre, on les coupe des réseaux qui leur donnent sens. C'est pourquoi nous proposons de composer des objets complexes à partir d'unités elles-mêmes complexes, et non pas des objets prétendument interdisciplinaires à partir d'unités préalable réduites.
- 51 J'ai attiré l'attention des spécialistes sur les formes radio-quadrillées, bon exemple de mauvais traitement envers l'espace [2000]. Parce que les trames quadrillées sont

réputées antiques, parce que la polarisation de l'habitat et la naissance du village sont réputées dater de l'an Mil, on n'a jamais voulu tenir compte de la réalité des formes et on a toujours dissocié le parcellaire de la voirie et de l'habitat. Or la démonstration peut être faite qu'à l'exception de très rares cas de formes effectivement radio-concentriques, la forme banale des terroirs médiévaux est radio-quadrillée. Magali Watteaux donne ici à cette observation toute son expression, en réalisant une enquête historiographique et épistémologique des plus intéressantes.

- 52 C'est l'habitude de séparer les choses pour les qualifier comme objets distincts de typologies isolées (le parcellaire, les voies, l'habitat), qui est responsable de plusieurs des impasses dans lesquelles nous nous trouvons encore.
- 53 La déshybridation est plus lourde de conséquences lorsqu'elle porte sur des formes mixtes, naturelles et sociales. Dans la pratique classique, fondée sur les objets définis par chaque discipline isolément, une analyse de l'espace se fait avec des bassins-versants, des pentes, des interfluves, des cordons littoraux, si l'on est géographe physicien ; des parcellaires, des voies, des bocages, des fermes, des champs, si l'on est géographe humain ou archéologue agraire ; des agrégats, des profils, des horizons, des unités de paysage, si l'on est pédologue ; des matrices, des taches, des corridors, des réseaux connectés ou fragmentés, si l'on est écologue du paysage ; des pôles, des territoires, des marges, des auréoles concentriques, des flux, si l'on est géographe ou archéologue spatialiste, etc. Chacun ordonne des bribes du réel planimétrique et du réel social – réels plus ou moins bien « représentés » en termes de projets, de cartes, de modèles, d'images – selon les objets qu'il lui faut composer. Quand vient l'heure de tenter l'aventure interdisciplinaire, c'est l'échec garanti, puisque les mots n'ont pas le même sens, puisque les concepts diffèrent, puisque les ordres de rangement s'entrechoquent et que les objets ainsi réduits sont incommensurables.
- 54 Même les termes essentiels sont dans le plus grand désordre. Paysage, par exemple : pour les historiens de l'art et les philosophes, c'est une notion exclusivement esthétique, la prise de distance d'une société par rapport à son environnement ; pour les géographes, c'est un concept flou lié à la géographie régionale et locale descriptive ; pour les archéologues, c'est une ambiance paléo-environnementale plus qu'une planimétrie ; pour les écologues du paysage, c'est un niveau dans l'échelle des espaces écologiques entre la biosphère et le biome, au-dessus, et la communauté et la population, au-dessous.
- 55 Le changement que je propose d'opérer est le suivant : il faut partir des réalités, lesquelles sont hybridées. Je suggère qu'on passe du temps à définir ces réalités hybridées, à en dire les noms, à en qualifier les objets. Ce qui revient à réinventer, au moins partiellement, le langage morphologique.
- 56 Cela est utile pour apprendre à voir différemment les choses, pour éviter le recours à la notion de déterminisme physique, pour sortir de la dissociation entre le support physique et l'aménagement plaqué, et pour ouvrir sur l'idée d'une co-évolution naturelle et sociale des formes.
- 57 On trouvera dans ce dossier plusieurs exemples de ces recherches. Caroline Pinoteau a choisi d'explorer les hybrides par l'expérimentation cartographique, en tentant de croiser les concepts de la morphologie dynamique et ceux de l'écologie du paysage. On lui doit d'avoir eu l'intuition des formes hydro-* et fluvio-parcellaires* et celle des « connecteurs géométriques* ». Avec Francesca di Pietro, écologue du paysage, elles vont plus loin et reconstruisent des réalités hybrides : nul doute qu'il y ait là l'amorce

d'un langage morphologique pour les recherches paléo-environnementales, dès que ces recherches s'attacheront à la reconstitution des espaces et de leurs formes.

- 58 L'article de Mélanie Foucault est un exemple convaincant de réunification d'un objet complexe en forme de corridor. Paléovallée pour le géologue, gisement d'habitat de l'Âge du Fer pour l'archéologue, champs pour l'agronome et le géographe actuels : à travers des visages aussi divers, une dynamique renversante grâce à la permanence d'un corridor « fluvial* ». C'est, en quelque sorte, l'histoire d'un chenal tardiglaciaire qui devient village-rue de planification à l'époque protohistorique, peut-être même « village-ru », qui est une rivière active sur la carte de Cassini, un corridor boisé sur la photographie aérienne de 1940, des champs remembrés aujourd'hui, et qui, quelquefois, redevient rivière lors de pluies prolongées.

L'hyperesthésie géométrique

- 59 On postule que l'étude de l'espace est desservie par une tendance quasi-générale à l'hyperesthésie géométrique, qui fait qu'on refuse de voir les formes concrètes au profit de formes surdéterminées, quand il ne s'agit pas de formes géométriquement redessinées. Je transfère ici un concept positif d'Alain Roger [*op. cit.*] mais en le renversant : de critère d'exclusion j'en fais un critère d'évaluation. Ainsi le tout planifié de certains médiévistes français, à propos de l'openfield, ou la naissance « armée » du village passé l'an Mil sont des sottises au moins aussi imprudentes que, jadis, le tout centurié de certains antiquisants.
- 60 Personne ne conteste que les représentations sont le « filtre » normal de notre relation aux réalités de l'écoumène. Nous autres, archéogéographes, le savons bien, qui devons lire des représentations cartographiques, en produire de nouvelles et, à chaque fois, faire dépendre notre lecture de multiples représentations superposées, enchevêtrées. Personne ne nie non plus que les projets des sociétés sont des représentations par lesquelles les élites entendent mettre de l'ordre dans les concrétudes locales. Là n'est pas la question. Mon propos est plus simple : il vise à dégager les réalités transmises et transformées du filtre de la lecture géométrique, comme si, une fois qu'on avait eu connaissance du projet social (lotir, assigner, coloniser, urbaniser), on pouvait se désintéresser du reste de l'espace et interpréter ce dernier en le réduisant au projet initial. C'est ainsi que des réalités complexes dans leurs formes et leurs processus sont enrégimentées dans des objets-valises qui parlent au nom de tout le paysage. La centuriation et la villa romaines ont parlé pour toutes les réalités rurales antiques, tandis que l'openfield et le bocage classaient tous les espaces en deux types « représentatifs », devenus objets en eux-mêmes et donc ressortissant d'une recherche de leur origine, de leur vie, de leur dégradation, selon un schéma organiciste des plus contestables. C'est dire tout l'intérêt de la forme d'archéologie que pratique Annie Antoine [2002] à propos du bocage de l'Ouest, « archéologie » qui porte sur l'objet lui-même, mais aussi sur les documents et sur la démarche. Je rends compte de cet ouvrage dans ce numéro (p. 321).
- 61 Il faut réfuter les idées qui consistent à rendre indépendants le monde des faits et le monde des représentations [Zadora-Rio *op. cit.* ; voir l'à propos de Magali Watteaux p. 307]. Ce sont des astuces pour pouvoir sauvegarder des modèles de représentation historique qui ont fait leur temps, tout en paraissant abonder dans le sens des réévaluations archéologiques. Ce sont des arguties qui, sous prétexte d'être au fait des dernières avancées de la philosophie et de l'épistémologie, ne font que défendre les objets académiques.

- 62 Car de tels objets surdimensionnés nient toute dynamique. Une fois institutionnalisés, il ne reste plus aux autres choses qu'à « s'inscrire dans » le cadre qu'ils forment. Ils pensent pour chacun, et à l'importun qui ose poser des questions la réponse ne manque jamais : « Mais vous ne découvrez rien de vraiment original, il y a longtemps qu'on a établi que pour la centuriation, etc., que pour l'openfield planifié, etc. » Cette réponse sous-entend que la nouveauté n'est tolérable que si elle prend place dans l'objet établi et n'en déplace les frontières que de façon infinitésimale ; on ne peut ni ne veut changer les récits. Et si d'aventure l'analyse des formes infirme ces définitions, c'est, nous dit-on, qu'elle a été mal faite.

*

- 63 La crise des objets des anciennes géographie historique et géohistoire est, selon nous, constitutionnelle, en raison du lien extrêmement fort qui existe entre les objets, les disciplines et tous les protocoles de la recherche. Si l'on nous suit dans cette voie, on conviendra qu'il faut rechercher une issue à la hauteur de la crise, sauf à faire la démonstration que les objets, les récits et les concepts traditionnels restent valides et peuvent encore organiser le savoir par la seule accumulation. Nous en doutons et sommes au contraire persuadés qu'il faut s'engager dans une refondation progressive et délibérée, tout aussi constitutionnelle que l'est l'édifice intellectuel dont nous devons être à la fois les héritiers et les réorganiseurs.

BIBLIOGRAPHIE

- Antoine, A.** — 2002, *Le paysage de l'historien. Archéologie des bocages de l'ouest de la France à l'époque moderne*. Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Berque, A.** — 2000, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*. Paris, Belin (« Mappemonde »).
- Boissinot, P. et J.-É. Brochier** — 1997, « Pour une archéologie du champ », in G. Chouquer ed., *Les formes du paysage. III : L'analyse des systèmes spatiaux*. Paris, Errance : 35-56.
- Bravard, J.-P. et M. Prestreau eds.** — 1997, « Dynamique du paysage. Entretiens de géoarchéologie ». Actes de la table ronde (Lyon, novembre 1995). Lyon, Documents d'archéologie en Rhône-Alpes 5.
- Burnouf, J., J.-P. Bravard et G. Chouquer eds.** — 1997, *La dynamique des paysages protohistoriques, antiques, médiévaux et modernes*. XVII^e Rencontres internationales d'Archéologie et d'histoire d'Antibes. Sophia-Antipolis, APDCA.
- Callon, M. ed.** — 1989, *La science et ses réseaux. Genèse de circulation des faits scientifiques. Anthropologie des sciences et des techniques*. Paris, La Découverte.
- Chevallier, R. ed.** — 1978, *Archéologie du paysage*. Actes du colloque de Paris (mai 1977). Tours, Caesarodunum 13.

- Chouquer, G.** — 2000, *L'étude des paysages. Essais sur leurs formes et leur histoire*. Paris, Errance. — 2003, « Les formes des paysages médiévaux. Déclaration d'ouverture de controverse », in R. Noël, I. Paquay et J.-P. Sosson eds., *Au-delà de l'écrit. Les hommes et leurs vécus au Moyen Âge à la lumière des sciences et des techniques. Nouvelles perspectives*. Louvain-la-Neuve, Typologie des Sources du Moyen Âge occidental : 167-195.
- Chouquer, G. ed.** — 1996-1997, *Les formes du paysage*. Paris, Errance. 3 vol. I : *Études sur les parcellaires*. II : *Archéologie des parcellaires. Actes du colloque d'Orléans (mars 1996)*. III : *L'analyse des systèmes spatiaux*.
- Chouquer, G. et F. Favory** — 1981, « Le paysage, objet archéologique », *Revue d'Archéométrie* 5 : 51-60. — 2001, *L'arpentage romain. Histoire des textes, droit, techniques*. Paris, Errance.
- Chouquer, G. et M. da Conceição Lopes** — 2002, « La délibération des faits, et la vérité en histoire des formes du paysage », *Revista de História de Ideias* (« História e Verdade (s) » 23) : 255-284.
- Favory, F. ed.** — 2003, *Métrologie agraire antique et médiévale*. Paris, Les Belles Lettres (Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté).
- Galinié, H.** — 2000, *Ville, espace urbain et archéologie*. Tours, Université de Tours (« Sciences de la ville » 16).
- Garcia, D. et F. Verdin eds.** — 2002, *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*. Actes du XXIV^e Colloque international de l'AFEAF (Martignes, juin 2000). Paris, Errance.
- Gonzalez Villaescusa, G.** — 2002, *Las formas de los paisajes mediterraneos*. Jaén, Universidad de Jaén.
- Hall, E.T.** — 1966, *La dimension cachée*. Paris, Le Seuil (« Points »).
- Jacquet-Cavalli, G.** — 2003, « La forêt en Val de Loire aux périodes préindustrielles. Histoire, morphologie, archéologie, dendrologie. L'exemple de l'Indre-et-Loire (X^e-XVI^e siècle) ». Thèse. Université de Tours.
- Jung, C.** — 1999, « Morphogenèse, fonctions et évolution de la centuriation B d'Orange et essai de restitution diachronique des paléopaysages du Tricastin (Drôme-Vaucluse) ». Thèse. Université de Tours. 2 vol.
- Latour, B.** — 1997 (1991), *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris, La Découverte. — 1999, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie ?* Paris, La Découverte.
- Lavigne, C.** — 2002, *Essai sur la planification agraire au Moyen Âge. Les paysages neufs de la Gascogne médiévale (XIII^e-XIV^e siècle)*. Bordeaux, Ausonius-Publications.
- Lepetit, B.** — 1995, *Les formes de l'expérience. Pour une autre histoire sociale*. Paris, Albin Michel.
- Marchand, C.** — 2000, « Recherches sur les réseaux de formes. Processus dynamiques des paysages du Sénonais occidental ». Thèse de doctorat. Université de Tours. 2 vol.
- Muxart, T., F.-D. Vivien, B. Villalba et J. Burnouf eds.** — 2003, *Des milieux et des hommes : fragments d'histoires croisées*. Paris, Elsevier.
- Noizet, H.** — 2003, « Pratiques spatiales, représentations de la ville et fabrique urbaine de Tours du IX^e au XIII^e siècle. Chanoines, moines et laïcs à Saint-Martin et à Saint-Julien ». Thèse. Université de Tours. 3 vol.

Olivier, L. — 2001, « Temps de l'histoire et temporalités des matériaux archéologiques : à propos de la nature chronologique des vestiges matériels », *Antiquités nationales* 33 : 189-201.

Olivier, L., B. Wirtz et B. Triboulot — 2002, « Assemblages funéraires et territoires dans le domaine hallstattien occidental », in D. Garcia et F. Verdin eds. *op. cit.* : 338-362.

Peytremann, É. — 2003, *Archéologie de l'habitat rural dans le nord de la France du IV^e au XII^e siècle*. Thèse de doctorat. Université de Caen, Mémoires de l'AFAM XIII.

Provansal, M. — 2003, « Dynamiques à long terme des milieux littoraux », in C. Lévêque et S. Van der Leeuw eds., *Quelles natures voulons-nous ?* Paris, Elsevier : 140-145.

Raynaud, C. — 2003, « De l'archéologie à la géographie historique : le système de peuplement de l'Âge du Fer au Moyen Âge », in *Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne. Hommages à Guy Barrauol* (35^e supplément à la *Revue archéologique de Narbonnaise*).

Raynaud, C., L. Sanders et S. Van der Leeuw — 1998, *Des oppida aux métropoles. Archéologues et géographes en vallée du Rhône*. Paris, Economica.

Robert, S. — 2003, « L'analyse morphologique des paysages entre archéologie, urbanisme et aménagement du territoire. Exemples d'études de formes urbaines et rurales dans le Val-d'Oise ». Thèse de doctorat. Université Paris I.

Roger, A. — 1997, *Court traité du paysage*. Paris, Gallimard.

Trément, F. — 1999, *Archéologie d'un paysage, les étangs de Saint-Blaise (Bouches-du-Rhône)*. Paris, MSH (Documents d'Archéologie française 74).

Zadora-Rio, É. — 2003, « L'archéologie de l'habitat rural et la pesanteur des paradigmes », *Les Nouvelles de l'Archéologie* 92 : 6-8.